



Catherine Soullard

Difficile liberté



sur *Une famille heureuse*
de Nana Ekvimishvili et Simon Grosse

Tbilissi, ses rues grouillantes, un kiosque. Une femme, physique à la Irène Papas, y achète un journal, décortique la page de petites annonces, visite un appartement...

Nous voici dès les premières images au cœur d'un film dont le motif pourra sembler des plus banals. À l'aube de sa cinquante-deuxième année, Manana, professeur au lycée de Tbilissi, décide d'emménager seule dans un petit appartement. Toute l'affaire c'est que Manana vivait jusque là dans un même appartement avec toute sa famille, c'est à dire non seulement son mari et ses deux grands enfants, mais aussi son gendre et ses vieux parents. Nous sommes en Géorgie, dans une société patriarcale, où la cohabitation des générations est chose commune mais où une telle affirmation d'indépendance de la part d'une femme, en revanche, ne l'est pas du tout.

Le film met en scène la geste quotidienne d'une famille géorgienne, la difficile vie ensemble, les repas, les courses, les lessives, les engueulades, l'absence d'intimité. Le spectateur occidental est le premier à comprendre que Manana foute le camp de chez elle pour être parfois dans le silence, là « *où tout le monde ne parle pas tout le temps et à la place des autres* ». Modeste, le nouveau logement de Manana paraît du coup être un havre de paix, à l'écart du grouillement sonore et de l'agitation de la ville comme de l'appartement familial. Couleurs bleutées, passées, froides. Rien n'est facile, mais les choses se font. Une existence nouvelle prend forme qui, à l'instar de l'élan poussant Manana à faire sécession et à s'extraire du carcan qui l'enserrait, fait irruption par instants et comble, apaise, régénère, restaure. Ce sont des fenêtres ouvertes par où s'engouffre l'air du dehors, la lumière, le chant des oiseaux, des feuillages qui frémissent dans le vent, une échappée dans la nature, la musique, et des chansons populaires qui apportent rythme et émotion, celle-ci, en particulier, que Manana chante en s'accompagnant à la guitare lors d'une soirée de retrouvailles avec des amis d'enfance :

Le grain de beauté sur ton visage
Te va si bien
Viens t'asseoir près de moi
Sors-moi de mon sommeil
(...)
Tu étais ma rose
Tu es devenu mon chagrin
Tu m'évites et tu gardes tes distances
S'il te plaît, dis-moi
Si tu as trouvé meilleure que moi
Sans toi, mes forces me quittent
Si tu ignorais ce qu'est l'amour

Pourquoi es-tu venu à moi ?
(...)
Ne songe jamais à me trahir
Tu es si bon
Si bon
Passionné et plein de vie
Quand je partirai, mon ami
Tu deviendras la pierre surplombant ma tombe.

C'est un grand film qui n'a l'air de rien – une vie de famille, même si elle est diablement mouvementée, tout le monde connaît. Là où il est poignant, c'est dans la manière subtile et vraie avec laquelle les réalisateurs mettent en scène la progressive conquête de liberté de Manana. Prendre un appartement n'est pas le tout d'une libération. Il y a les liens avec son mari, avec ses enfants, avec ses vieux parents, avec ses frères, avec tous ceux qui estiment avoir un droit sur elle, et évidemment, tout ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même, loin d'être simple, que la réalisation permet de percevoir et de ressentir. Sans pathos, avec une économie de moyens admirable, comme en passant. Magnifique et difficile liberté. Oui, une autre vie est possible. « *Et toi, dira, à la fin du film, Manana à Soso, son mari, que peux-tu dire de ta vie ?* »